

1 Je me suis souvent étonné que des hommes qui se vantent de professer la religion  
2 chrétienne, c'est-à-dire l'amour, la joie, la paix, la maîtrise de soi-même et la bonne foi envers tous,  
3 rivalisent d'iniquité et exercent chaque jour la haine la plus violente les uns contre les autres, de  
4 sorte qu'on reconnaît la foi de chacun par cette haine et cette iniquité plutôt que par les autres  
5 sentiments. Les choses en sont maintenant venues au point que l'on ne peut reconnaître si  
6 quelqu'un est chrétien, turc, juif ou païen, si ce n'est par l'aspect extérieur du corps et par le  
7 vêtement, et en sachant quelle Église il fréquente, à quelle opinion il se range, dans les mains de quel  
8 maître il jure. Pour le reste ils mènent tous une vie semblable.

9 Cherchant la cause de ce mal, je n'ai pas douté qu'il tire naissance de ceci : la religion s'est  
10 réduite pour le peuple à tenir les ministères de l'Église pour des dignités, à considérer les charges  
11 ecclésiastiques comme des bénéfices, et à professer le respect le plus grand pour les pasteurs. Dès  
12 que cet abus a commencé dans l'Église, un immense désir d'administrer les charges sacrées s'est  
13 aussitôt emparé des plus méchants et l'amour de propager la divine religion s'est transformé en  
14 ambition et en avarice sordide. Le temple même a dégénéré en théâtre, où l'on écoutait non plus  
15 des docteurs de l'Église mais des orateurs, qui tous avaient le désir non d'instruire le peuple mais de  
16 le subjuguier d'admiration pour eux, de reprendre publiquement ceux qui ne partageaient pas leurs  
17 opinions et de n'enseigner que des choses nouvelles et inaccoutumées que le vulgaire admirerait le  
18 plus. C'est de là qu'ont pu tirer naissance de grandes controverses, l'envie, la haine, que le passage  
19 des années fut impuissant à calmer.

20 Il ne faut donc pas s'étonner si rien n'est demeuré de l'antique religion que le culte extérieur  
21 (par lequel le vulgaire paraît aduler Dieu plutôt que l'adorer) et si la foi n'est plus que crédulité et  
22 préjugés. Et quels préjugés ? Ceux qui transforment les hommes d'êtres rationnels en bêtes brutes,  
23 empêchant chacun d'user librement de son jugement et de distinguer le vrai du faux, et paraissent  
24 inventés exprès pour éteindre tout à fait la lumière de l'entendement. La piété, par Dieu immortel !  
25 et la religion consistent en mystères absurdes, et ceux qui méprisent la raison, ceux qui rejettent et  
26 condamnent l'entendement comme une nature corrompue, ceux-là justement (voilà le vrai scandale)  
27 passent pour posséder la lumière divine. Vraiment s'ils possédaient une étincelle de cette lumière  
28 divine, ils ne déraisonneraient pas avec tant de morgue, mais ils apprendraient à honorer Dieu de  
29 façon plus sage, et ils l'emporteraient sur tous les autres par l'amour comme ils l'emportent  
30 aujourd'hui par la haine. Ils ne mettraient pas tant d'hostilité à poursuivre ceux qui ne pensent pas  
31 comme eux, ils en prendraient plutôt pitié, si du moins c'était pour le salut de ceux-là qu'ils  
32 éprouvaient des craintes et non point pour leur propre fortune.

Spinoza , *Traité théologico-politique* , Préface §9 Œuvres III , PUF, 1999, traduction Jacqueline Lagrée, Pierre François Moreau p.65-67

## I. Introduction

### I.1 Intérêt de ce paragraphe de la préface du TTP

Dans le scolie de la proposition 18 du *De Servitute* Spinoza envisage ce que serait une vie humaine sous la conduite de la raison (c'est-à-dire *si* l'orientation de notre *conatus* n'était déterminée par rien d'autre que par les seules lois de notre propre nature), mais comment situer ce modèle d'existence humaine (*exemplar humanae*), telle était la question non complètement résolue. En se reportant au *Traité théologico-politique*, publié en 1670 quelques années avant l'achèvement de *l'Éthique* on mesure mieux le caractère hypothétique et abstrait du scolie de EIV 18. En effet, Spinoza ne se fait jamais aucune illusion sur les affects qui dominent les relations humaines dans la société réelle où il vit : l'ambition de gloire, la cupidité, l'envie et le désir de vengeance sont des passions très fréquentes et exacerbées par les causes extérieures telles les guerres et toutes les causes de discorde. La troisième partie de *l'Éthique* et la correspondance montrent la lucidité de Spinoza quant aux causes de l'impuissance humaine. Dans le *Traité théologico-politique* il analyse plus particulièrement les causes théologiques et politiques des comportements sociaux passionnels.

Comprendre ces comportements et en analyser les causes est donc le moyen pour l'homme raisonnable de ne pas être déterminé à la haine parce que l'effort intellectuel est accompagné de joie et libère l'esprit. Mais le passage de la préface du TTP correspond-il à cette disposition d'esprit ? Le paragraphe 9 de cette préface est si polémique envers certaines pratiques religieuses qu'il semble justifier les attaques virulentes contre l'athéisme, l'immoralisme et le caractère subversif du livre. De quoi s'agit-il ? Spinoza fait-il le procès de *La religion* en général ou bien analyse-t-il les causes de la transformation de la foi en superstition ? Comment conçoit-il le rapport de la philosophie aux religions, et plus particulièrement dans ce passage, au christianisme ? Est-ce une forme d'aliénation de l'esprit contraire à la philosophie ?

Le TTP pose le problème : comment se fait-il que les hommes cèdent à la superstition la plus grossière ? La thèse de ce livre et du passage concerné de la préface est que toutes les superstitions religieuses pervertissent le vrai sentiment religieux, transformant une religion d'amour en religion de haine :

« Vraiment s'ils possédaient une étincelle de cette lumière divine, ils ne déraisonneraient pas avec tant de morgue, mais ils apprendraient à honorer Dieu de façon plus sage, et ils l'emporteraient sur tous les autres par l'amour comme ils l'emportent aujourd'hui par la haine » I.27-30.

Autrement dit Spinoza retourne le compliment : les vrais athées ce sont les superstitieux, leitmotiv du TTP.

Après avoir analysé des causes internes à l'esprit humain, les causes psychologiques, Spinoza en vient aux causes externes, sociales et politiques de ce phénomène. Le thème sera repris, notamment dans le chapitre 17 où il montre comment les rois ont manipulé la superstition à leur profit, et au chapitre 19, où il montre comment la caste des prêtres s'est emparée du pouvoir « spirituel » pour en faire un pouvoir bien temporel. De là viennent les luttes entre les religieux pour le pouvoir sur la multitude.

L'actualité de ce texte est frappante : les comportements « religieux » sont des postures extérieures, des positionnements sociaux, l'exhibition de mode vestimentaire ou de rites. Bien plus, puisque le prosélytisme est la tendance naturelle des hommes, il détermine des affects haineux envers ceux qui n'adoptent pas un unique mode de vie, et deviennent des ferments de guerre civile, paradoxe pour la religion chrétienne qui prétend être fondée sur l'amour.

Avant toute analyse plus précise de ce texte « scandaleux » pour l'époque de Spinoza, on pourrait dire qu'il témoigne de ce que Frédéric Lordon nomme « les affects politiques ». Le *Traité théologico-politique* traite en effet de la nature « politique » des positions des théologiens dans des sociétés où les Églises, en tant qu'institutions humaines sont chargées de diriger la multitude des croyants. Les conséquences pratiques de cette organisation des sociétés est longuement analysée dans le TTP.

Dans quelle mesure s'agit-il d'un déterminisme anthropologique, à la fois naturel et social (Spinoza considère le fait social comme un fait naturel) et dans quelle mesure, parce qu'elle permet d'en comprendre les ressorts cachés, la réflexion philosophique peut-elle être un facteur d'émancipation des esprits ? Spinoza serait-il ce que Nietzsche nommera plus tard un libre-penseur ou bien est-il « seulement » un esprit libre ?

## **I. 2 Contexte interne à l'œuvre et contexte historique et social**

### **a) Le TTP, un livre manifeste pour la liberté de philosopher (Chapitre 20)**

Le *Traité théologico-politique* paru à Amsterdam en 1670, livre anonyme dont l'auteur fut vite identifié, a pour sujet la liberté de philosopher ; sa thèse consiste à démontrer que cette liberté est essentielle au bon fonctionnement d'une société politique, le sous-titre annonçant le contenu :

« Plusieurs dissertations qui montrent que le liberté de philosopher non seulement peut être accordée sans dommage pour la piété et la paix de la république, mais aussi qu'on ne peut l'ôter sans ôter en même temps la paix de la république et la piété »<sup>1</sup>

### **b) La situation du paragraphe dans l'introduction du TTP**

Les paragraphes 1-4 de la préface concernent la tendance de l'esprit humain à balloter entre espoir et crainte pour cause d'ignorance, ouvrant ainsi la voie à toutes sortes de superstitions

§5 : La conséquence sociale et politique de ces comportements est l'extrême instabilité des rapports entre les hommes du fait de leur tendance à croire n'importe quoi et à changer de croyance au gré des « modes ».

§6-7 : En réaction les autorités politiques vont instituer des rites, un culte impressionnant pour capter les passions de la multitude,

§ 8 : Les Provinces-Unies une exception ? Une république plus libre mais en danger face aux séditions menées par les sectes religieuses qui prêchent la désobéissance contre l'État. La situation historique est donc un élément de la réflexion du philosophe « poussé à écrire » par des circonstances tragiques : les guerres de religion dont les braises couvent encore à la fin du XVIIème siècle en Europe.

Dans le § 9 Spinoza analyse les mécanismes sociaux-politiques qui transforment les pratiques religieuses en ferments de discorde, alors que l'idée directrice du TTP est que la vraie religion (*religio*

---

<sup>1</sup> Spinoza, *Traité théologico-politique*, Œuvres V, PUF 1999 , p.55.

*catholica*) dont le message est transmis par la Bible est l'obéissance aux lois et l'amour du prochain. La thématique de la religion vaine (fausse ?) ou inauthentique (*vana religio*) sera reprise à maintes reprises dans le TTP, notamment dans les chapitres 17 ET 19.

Les §§ 10 à 16 annoncent les thèmes traités dans les chapitres du livre.

La Préface du TTP n'est pas sans évoquer l'appendice au *De Deo* : ce sont des manifestes de la pensée spinoziste. C'est d'autant plus vrai pour le TTP, une œuvre d'action pour laquelle l'auteur interrompt plus ou moins la rédaction de *l'Éthique* afin d'intervenir dans le débat politico-religieux en Europe dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, conscient des menaces qui pèsent sur le régime plus libéral des Provinces-Unies.

### c) le contexte externe : le débat religieux et politique

Les discussions sur la réception du TTP sont présentes dans la correspondance de Spinoza : dans un échange de lettres avec Oldenburg et justification : lettres 30 et 73, mais aussi lettre 43 à Jacob Ostens. L'avant-dernier dernier paragraphe de la lettre à Oldenburg du 7 octobre 1665 exprime parfaitement le statut du TTP :

« Je compose actuellement un traité de mon cru à propos du sens de l'Écriture, et voici ce qui me pousse à le faire : 1. Les préjugés des théologiens. Je sais en effet que ce sont surtout ces préjugés qui empêchent les hommes de pouvoir consacrer leur esprit à la philosophie [...] 2. L'opinion qu'a de moi l'homme du commun qui ne cesse de m'accuser d'athéisme [...] 3. La liberté de philosopher et de dire son sentiment, que je désire réclamer par tous les moyens et qui aujourd'hui est en quelque sorte supprimée par le trop d'autorité et le trop de virulence des prédicants. »<sup>3</sup>

Quelle tolérance religieuse ? Pour les religions non-chrétiennes, judaïsme et islam ; au sein des Églises chrétiennes (Calviniste majoritaire, luthérienne, mennonite, sociniens, mais aussi catholiques installés dans les Provinces etc.). Conflits entre un calvinisme intransigeant, les gomaristes, et des groupes plus ouverts à la discussion, les remontrants etc.

L'enjeu : lire et interpréter l'Écriture Sainte : suivre un dogme, interpréter selon sa conscience, distinguer le travail herméneutique des érudits, philologues et historiens de la parole pastorale. Spinoza n'intervient pas de façon isolée, il reprend des thèmes discutés, il connaît les enjeux et les forces en présence.

### I.3 La méthode de Spinoza : historique et analytique

Il décrit des comportements qu'il situe dans une dimension temporelle (pratique actuelle, « je me suis souvent étonné »I.1, « les choses en sont maintenant venues »/ « antique religion » I.20) ; il s'agit ensuite de comprendre les raisons des comportements violents et délirants des hommes qui au nom de leur foi religieuse mettent les sociétés européennes à feu et à sang. Il propose donc ici de remonter des faits ( I.1-8), aux causes ( I.9-19). Les faits sont donc observés pour donner lieu à une analyse et une explication par les causes.

« Cherchant la cause de ce mal. »I.9

---

<sup>2</sup> Cf. Jacqueline Lagrée, *Spinoza et le débat religieux*, PU Rennes 2004.

<sup>3</sup> Spinoza, *Correspondance*, Lettre 30 à Oldenburg du 7 octobre 1665. Maxime Rovère, p.203 .

La connaissance se fait par l'expérience (et quelle expérience que la sienne en l'occurrence !) et par les signes, sa lecture de la Bible du fait de son éducation juive. Cependant, afin de comprendre au lieu de condamner, maudire, ou se moquer, Spinoza s'efforce d'éviter la posture « moralisatrice ».<sup>4</sup> Mais comment montrer sereinement que l'axiome selon lequel « la haine n'est jamais bonne » (EIV 45) s'applique très manifestement à la haine théologique qui s'étend de proche en proche par mimétisme social conduit les sociétés à la guerre civile, sans faire montre d'indignation ? Spinoza se présente en témoin d'une époque, comme les historiens qu'il cite, Tacite, Tite-Live, Quinte Curce. La fonction de la connaissance érudite des textes vétéro et néotestamentaires, des langues et du contexte historique est donc de « calmer le jeu » des affects par l'intellectualisation du débat. Spinoza va combiner une lecture et une interprétation des *Écritures*, Ancien et Nouveau Testaments (pour en déchiffrer le véritable sens et message : ch 14, le credo minimum, se limite à aimer son prochain, à pratiquer la justice, à être pieux, et à obéir aux lois de la cité) et une psychopathologie des passions sociales (la société des affects esquissée ici et développée dans EIV). Enfin, usant d'une rhétorique incisive, le texte part d'un paradoxe choquant : les chrétiens qui prétendent prêcher une religion d'amour s'adonnent à la haine et plus généralement, les croyants pratiquants confondent la pratique externe les rites et les signes religieux avec la vraie foi.

#### **I.4 Les termes clés : langage ordinaire à connotation morale et religieuse mélangé aux termes de la psychologie analytique**

Spinoza écrit pour un public chrétien majoritaire, il pratique une écriture « caméléon » se coulant dans le vocabulaire partagé, mais dès qu'il passe à l'analyse on retrouve les termes de sa psychologie analytique.

Les mots de la vraie religion : « Religion chrétienne », « l'amour, la joie, la paix, la maîtrise de soi-même et la bonne foi envers tous » I.2. « L'amour » I.28. C'est en résumé la définition de l'éthique chrétienne « les fruits de l'esprit sain », emprunté par Spinoza à Paul dans *l'Épître aux Galates*, repris Ch 5 §20 et ch 15 § 8. La piété (*pietas*) I.24 ; la pitié (*miserantur*) I.31.

Les mots de la « dégénérescence » : tous les affects tristes à l'opposé des précédents : « la haine la plus violente » I.3 ; « cette haine et cette iniquité » I.4 ; « la haine » I.30. L'affect haineux est l'expression d'une certaine impuissance de l'esprit et du corps. Cet affect cardinal est accompagné des affects qui correspondent à l'effort pour affirmer quelque puissance : « ils se vantent » I.1 ; « ambition et avarice sordide » I.14 « un immense désir d'administrer les charges sacrées » I.12. Opinions intrusives, abus de pouvoir, intempérance, vulgarité, méchanceté sont la manifestation des préjugés théologiques les plus dangereux pour la société.

Pour montrer comment les hommes les moins scrupuleux vont s'emparer du pouvoir religieux sur les fidèles pour faire la guerre à l'intelligence, professer la haine de la raison il pratique un mélange de termes théologiques empruntés à ses adversaires (a) et de termes propres à sa philosophie (b) : « ils condamnent l'entendement comme une nature corrompue » (a) / « inventés exprès pour éteindre la lumière de l'entendement » (b) etc.

On remarque que non seulement le vocabulaire de Spinoza est à la mesure de son public, mais qu'il prend lui-même le ton du prédicateur (imprécauteur ?) indigné : « la piété, par Dieu immortel ! » I.24 ; « (voilà le vrai scandale) » I.25. Même tonalité que la lettre 43 à Jacob Ostens dans laquelle Spinoza est outré d'être accusé d'athéisme et d'immoralisme. Ainsi que l'auteur soit lui-

<sup>4</sup> Cf. *Traité politique* I, 1 ; I, 4 ; *Ethique* III préface.

même en proie aux affects est visible dès la première phrase « je me suis souvent étonné » ; or l'étonnement n'est pas comme pour Aristote ou Descartes un sentiment stimulant l'esprit. La preuve en est que dans les paragraphes suivants Spinoza montre comment les prédicateurs démagogues s'efforcent de susciter l'admiration béate, de subjuguier d'admiration ceux qui l'écoutent, I.16.

On pourrait dès lors formuler l'objection qui n'a pas manqué de l'être : de quel droit un « mauvais juif », exclu de sa communauté peut-il ainsi présenter un diagnostic sévère de la société qui l'a accueilli ? Que répondre sinon : parce qu'il se présente comme capable de faire comprendre la nature et l'origine des superstitions qui dénaturent les religions.

### I.5 Le raisonnement : descriptif, diagnostic, conséquences

La forme de plaidoyer est-elle compatible avec un jugement sain ?

- Le premier paragraphe semble donner libre cours à une forme d'indignation, qui n'est que le revers de l'indignation suscitée par la philosophie auprès des sectaires ;
- le deuxième paragraphe remet l'analyse au premier plan. « cherchant la cause de ce mal » On a donc une démarche qui remonte de l'effet vers sa cause, ce qui sera caractéristique du TTP un livre fondé sur la connaissance de l'histoire, celle de la Bible mais aussi celle des historiens ;
- Le troisième paragraphe tire les conséquences de l'analyse de la nature des superstitions qui réussissent à s'imposer et à dominer les sociétés : un renversement des « valeurs » se produit : tout ce qui fait l'objet de la recherche du philosophe, le souverain bien est mis « cul par-dessus tête » comme dirait Rabelais : l'intelligence est honnie, la foi devient un culte extérieur, la haine intolérante étouffe l'amour du prochain.

## II. Analyse détaillée

### II.1 Le constat consternant : des chrétiens « haineux » et une pratique extérieure des religions

« Je me suis souvent étonné » (*miratus<sup>5</sup> saepe fui*) : deux remarques, la première est l'expression en première personne d'un état d'esprit que le philosophe ne valorise pas contrairement à une certaine tradition<sup>6</sup>. Loin d'éveiller l'esprit l'étonnement est plutôt le signe de sa paralysie<sup>7</sup>. Mais l'adverbe *souvent* indique une attitude active, l'observation des comportements humains ; ce qui étonne au sens de ne pas comprendre parce qu'il se trouve face à une contradiction singulière dans les termes, c'est que les hommes qui se définissent comme chrétiens (leur identité !) agissent contrairement au dogme principal de cette religion fondée sur la justice et la charité c'est-à-dire l'amour du prochain.<sup>8</sup> Et ce constat relève d'une expérience répétée. Or il est impossible pour Spinoza de rester dans cette contradiction, l'idée de chrétiens haineux ne « colle pas », cette idée est impensable car sans lien avec l'essence du Christ ou des *Évangiles*. La solution sera donc de contester l'appellation de « chrétiens », ceux qui en usent ainsi usurpent leur titre. La nécessité de sortir de cet étonnement apparaît au début du troisième paragraphe :

---

<sup>5</sup> Le verbe *miror* en latin : s'étonner de, être surpris, admirer avec enthousiasme ; le terme « miracle » vient de ce verbe latin.

<sup>6</sup> Cf. EIII, Def. des affects, IV de l'admiration, o.c.p.307 sq « L'admiration est l'imagination d'une chose en quoi l'esprit reste fixé, à cause que cette imagination singulière n'est pas du tout enchaînée aux autres ».

<sup>7</sup> Dans l'appendice au *De Deo*, les hommes restent stupéfaits devant le corps humain qu'ils ne connaissent pas, l'étonnement synonyme d'admiration est alors la voie ouverte à la croyance au miracle.

<sup>8</sup> TTP ch.14, les sept préceptes du credo minimum. o.c.p. 477 ; « Aussi nul ne peut nier que celui qui aime son prochain comme soi-même en raison du commandement de Dieu est véritablement obéissant et bienheureux selon la loi et qu'au contraire celui qui le déteste est insoumis ou rebelle » o.c chapitre 14, p.469.

« Les hommes qui se vantent (*jactant*) de professer la religion chrétienne », le verbe se vanter est décisif car la « jactance » est l'expression de la surestime de soi. Or la vantardise relève de cet orgueil ou superbe (*superbia*) affect par lequel l'esprit fait de lui-même plus de cas qu'il n'en mérite (EIII Def. 28) et le très grand orgueil, caractéristique de ces « chrétiens » qui s'estiment meilleurs que les autres, est le signe d'une très grande ignorance de soi comme le montrera la proposition 55 du *De servitute*. En quoi ces hommes s'ignorent-ils eux-mêmes et ignorent-ils la religion chrétienne ? Ils inversent le ressort affectif essentiel à une vie chrétienne : l'amour et la joie la maîtrise de soi et la bonne foi envers tous. Quel est le modèle humain ? Celui des saints et au-delà le Christ lui-même dont Spinoza retient le message d'amour, de paix et de justice. Religion des chrétiens progressistes, ou « sans Église », des cercles évangélistes qui croient à un retour à la religion originelle. Le christianisme fait passer la loi de Dieu dans la conscience et dans le cœur des individus, et ne présente plus le Dieu vengeur de l'Ancien Testament.

Mais cette interprétation est bien celle de Spinoza qui semble confondre la vraie religion chrétienne avec la religion authentique (*religio catholica*) qui se limite aux fondamentaux d'une religion naturelle : les sept dogmes du credo minimum énoncés au chapitre 14 du TTP.

Toute la vie affective se construit autour de deux pôles opposés : l'amour ou bien la haine. L'équilibre est instable et l'amour peut virer à la haine, l'inverse aussi est possible, et c'est là la possibilité du salut éthique. Or les « chrétiens » haineux, si l'on use de cet oxymore, ont converti l'amour en haine :

« ... ils rivalisent d'iniquité et exercent chaque jour la haine la plus violente les uns contre les autres » l.3-4.

Cette haine est devenue la marque de la « foi » de chacun, c'est-à-dire que les manières de rendre un culte à Dieu, les manières particulières de l'honorer l'emportent sur la foi profonde de sorte qu'elles en viennent à s'opposer. Les différents cultes deviennent des ennemis alors qu'ils ont en commun le fait religieux lui-même. Distracts de l'essentiel, l'amour envers Dieu qui est aussi l'amour envers l'œuvre de Dieu, donc l'amour envers les hommes les hommes sont obnubilés par des détails, par l'inessentiel.

« Les choses en sont maintenant venues au point » que les religions sont devenues des cultes purement extérieurs ? On remarquera l'ironie à propos des modes vestimentaires, thème repris dans le TTP pour les mandarins qui portent une natte, distinction que Spinoza compare à la circoncision. Or dit-il les hommes ne comprennent pas la valeur symbolique de cet acte, ils ne le rapportent qu'à leur corps. Le christianisme a dépassé ce rituel en demandant la circoncision des cœurs, autrement dit l'amendement des âmes.

Ces comportements tout en extériorité sont associés à des opinions impersonnelles dictées par des « maîtres » à penser. Rappel des premiers paragraphes où Spinoza décrit comment les hommes crédules et désespérés sont prêts à suivre n'importe quel gourou.

Cette description sombre se conclut par une chute d'une cinglante ironie : « « Pour le reste ils mènent tous une vie semblable » l.8. Plus les hommes s'imaginent se différencier par leur « identité » religieuse, en adhérant sans réfléchir à des opinions confuses, et plus ils se ressemblent en cela. La multitude est mue par des affects très instables, qui tournent souvent à la haine, et prête

à suivre n'importe quel rhéteur. Mais on peut se demander dans quelle mesure l'homme plus sage est lui-même concerné, car la nature est la même en tous les hommes, et, cependant, l'homme sage, bien qu'il vive au sein de la cité, n'en est pas moins libre.

## II.2 L'explication la cause de ce mal « cherchant la cause de ce mal » §2

La première explication de Spinoza ressemble à une plaidoirie à charge faite par un juge qui ne doute pas de la cause incriminée :

« La religion s'est réduite pour le peuple à tenir les ministères de l'Église pour des dignités, à considérer les charges ecclésiastiques comme des bénéfices et à professer le respect le plus grand pour les pasteurs » I.9-11.

Cette critique n'est pas nouvelle, les religions devenues des institutions humaines se détournent de la vie spirituelle pour se mettre au service du pouvoir temporel. On peut penser aux dénonciations de Luther qui s'offusque de la « vente des âmes » (95 thèses contre les indulgences en 1517). Les réformés de toutes sortes ne sont pas les seuls à dénoncer les abus du pouvoir ecclésiastique, et même si les amis de Spinoza appartiennent pour la plupart à ces courants, il ne se limite pas à dénoncer la perversion de l'esprit évangélique par le papisme. En effet, le terme de pasteurs (*pastores*) et assez ambivalent désignant tous les ministres de la foi y compris les pasteurs protestants. Il faut donc chercher, non seulement dans le contexte historique, mais d'abord dans le texte spinozien les fondements de cet argument. Dès les premiers paragraphes du TTP, Spinoza associe l'impiété qui prend le masque de la bigoterie et « ceux qui désirent sans mesure les biens incertains »<sup>9</sup>. Ces biens incertains sont autant de faux biens- la vaine gloire, le pouvoir, la richesse matérielle- et ils étaient décrits comme tels dans le préambule du TIE, raison pour laquelle le philosophe leur préférerait la recherche de la vérité.

La description du processus de corruption de la société se poursuit I.12 à 19 .Il s'agit bien d'une transformation à partir d'un événement historique :

« Dès que cet abus a commencé dans l'Église » I.12

De quelle Église parle-t-il ? Dans le TTP, Spinoza note le moment historique où s'est perdu l'héritage de Moïse : lorsque le pouvoir politique abandonne à la tribu des Lévitites le pouvoir sacerdotal TTP 17 § 26. Mais il ne s'agit pas d'un événement unique mais d'un fait qui se répète, comme si une loi déterminait l'histoire des religions. On peut penser à tous les épisodes de scissions, les institutions en place étant accusées de trahir l'esprit de la religion originelle, comme ce fut le cas dans les crises de la papauté romaine (voir l'histoire des Borgia) :

« Un immense désir d'administrer les charges sacrées s'est aussitôt emparé des plus méchants » et l'amour de propager la divine religion s'est transformé en ambition et en avarice sordide » I.13-14.

On pense aussi à ce passage des *Évangiles* où Jésus chasse les marchands du Temple quand Spinoza écrit :

« le temple a dégénéré en théâtre »I.13

---

<sup>9</sup> TTP Préface, §3, o.c. p.59

On peut distinguer deux aspects de ce détournement des fonctions sacerdotales (sacerdoce : service dévoué à une cause, à un dieu).

- 1) Tenir les ministères de l'Église pour des dignités, c-a-d une reconnaissance de supériorité et non une charge ; de là les « charges » deviennent des bénéfices : devenir prêtre pour dominer les autres et s'enrichir.
- 2) Pour être élu ou choisi comme « pasteur, il faut séduire par des paroles et une posture comme au théâtre.

Enfin les philosophes qui fournissent des arguments métaphysiques et une rhétorique à ces acteurs démagogues participent à cette transformation. C'est un argument constant de Spinoza, le texte biblique a été dénaturé lorsqu'on s'est mis à l'interpréter avec une grille conceptuelle héritée de Platon et d'Aristote (voir la suite du paragraphe 9 de la préface du TTP). Devenus des orateurs cherchant à subjuguier un public, les prêtres ressemblent aux docteurs scolastiques, du moins à leur caricature si fréquente à l'époque moderne. L'esprit de controverses, c'est-à-dire le désir de l'emporter sur les autres, de dominer des adversaires et de se glorifier remplace l'esprit de charité. La haine et l'envie (sa modalité sociale déterminée par les inégalités) deviennent les affects dominants. Ce processus de dégénérescence est long et semble irréversible :

« que le passage des années fut impuissant à calmer » I .19

### **II. 3 Les conséquences obscurantistes : la haine de la raison et la chasse aux philosophes**

La description du processus de dégénérescence de ce que Spinoza nomme désormais « l'antique religion » a des conséquences extrêmement dommageables pour les esprits libres, les intellectuels, les philosophes (et sans doute les artistes), autrement dit, pour les esprits modernes, donc pour le philosophe qui cherche à « user librement de son entendement et [à] distinguer le vrai du faux » I.23. Comme Spinoza le dit les préjugés sont un « grand empêchement à la science ». Il va donc analyser comment les esprits éclairés sont empêchés d'agir dans une société où dominent ces préjugés théologico-politiques, qui transforment la foi religieuse en idéologie obscurantiste et les institutions religieuses en instruments de domination.

On peut commencer par se demander ce qu'il entend par « antique religion » ? Est-ce celle de Moïse ou bien celle du Christ ? Peu importe au sens où il ne fait aucune différence entre les cultes, et qu'il considère les deux monothéismes comme une seule et même religion authentique à condition qu'elles soient pratiquées selon les règles du credo minimum.

On le comprend à l'opposition des verbes aduler ou adorer, car comment aimer Dieu ? C'est une question pratique ; aduler c'est rester dans une forme idolâtre, donc penser tout en étant déterminé par les deux préjugés majeurs : l'anthropomorphisme et le finalisme, qui reviennent à un seul.

« Et si la foi n'est plus que crédulité et préjugés, et quels préjugés ? Ceux qui transforment les hommes d'êtres rationnels en bêtes brutes » I.22-23

Dans Le TP (ch.5 §4-6) La formule est assez poche pour qualifier le pouvoir politique contraire à la raison. Mais la différence vient de ce que dans le TTP Spinoza s'adresse à un public, certes éclairé, mais majoritairement constitué de chrétiens pratiquants, d'où la concession avec le verbe adorer alors que *l'Éthique* réserve pour l'amour de Dieu le concept d'amour intellectuel. Par ailleurs on ne trouve pas dans les définitions des affects de définition de l'adoration, on n'y trouve que la dévotion

comme amour envers celui que nous admirons. Le concept d'amour intellectuel met un terme à l'idée que l'amour envers Dieu soit une passion, c'est-à-dire une idée confuse.

Mépriser la raison, empêcher chacun d'user librement de son entendement pour distinguer le vrai du faux, éteindre la lumière de l'entendement, rejeter l'entendement comme nature corrompue ( pour Luther la raison est « la putain du diable ») et professer des mystères absurdes en guise de religion, voilà ce que combat le *Traité théologico-politique* .

### Conclusion en forme de démonstration par l'absurde

Si les « religieux » étaient vraiment des croyants sincères (et non des profiteurs mesquins sans dimension spirituelle) ils vivraient sous la conduite de la raison, donc ils seraient plus sages que la moyenne et « l'emporteraient par l'amour » et par leur piété (selon les sept principes du chapitre 14 du TTP). On sait que, pour Spinoza, les âmes seront vaincues non par les armes mais par l'amour. Le scolie de la dernière proposition du *De servitude* est très clair :

« L'homme fort n'a de haine pour personne, ni colère, ni envie, ni indignation, ni mépris pour personne, ni le moindre orgueil. Car cela, et tout ce qui regarde la vie vraie et la Religion, se démontre aisément par les propositions 37 et 46 de cette partie : à savoir qu'il faut vaincre la haine par l'Amour en retour. »<sup>10</sup>

Or l'expérience (c'est-à-dire ce que résume le paragraphe 9 de la préface du TTP) enseigne que les institutions religieuses ont été des instruments de pouvoir pour lesquels les hommes ont rivalisé de haine et d'envie

Donc, ces « autorités » ne sont pas fondées à exclure les intellectuels qui cherchent la vérité et vivent honnêtement. CQFD

Même si Spinoza peut être considéré comme « athée » du Dieu des religions monothéistes officielles, c'est un homme vertueux et par là même bien plus pieux que les « chrétiens » haineux.<sup>11</sup>

Dernière flèche ironique à l'adresse de ceux qui « déraisonnent avec tant de morgue ».l.28, au lieu de vilipender ceux qu'ils jugent « hérétiques » ou « apostats » ou « athées », ils seraient mieux inspirés d'en avoir pitié. On peut s'étonner de ce recours à la pitié, puisque Spinoza considère que :

« La pitié (*commiseratio*) dans l'homme qui vit sous la conduite de la raison est par soi mauvaise et inutile. »<sup>12</sup>

Par conséquent, ce conseil ne peut être donné qu'à des hommes déraisonnables, les seuls pour lesquels la pitié agit comme contrepoids à l'ambition démesurée, à la haine etc. Mais on pourrait alors reprocher au philosophe de les « prendre de haut » et de pratiquer une éthique « aristocratique ». Est-ce à dire qu'il y aurait deux types de salut ? « Le salut des ignorants » (selon l'expression d'Alexandre Matheron) serait réservé à ceux qui ont besoin de croire en toute « naïveté » au Dieu de la Bible (le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob comme le dit Pascal dans ses *Pensées*), et le salut par l'amour intellectuel de Dieu <sup>13</sup>pour les philosophes aptes à suivre la voie

---

<sup>10</sup> EIV 73 o.c., p.455 .

<sup>11</sup> C'est le thème de l'athée vertueux défendu par Pierre Bayle.

<sup>12</sup> EIV 50 , o.c., p.419.

<sup>13</sup> EV 36 ;

ardue qui libère l'esprit des préjugés ? Mais on peut aussi considérer que nul n'est jamais entièrement libéré de ses affects, c'est là matière à interprétation du spinozisme.

Qu'en est-il du déterminisme social et psychologique lequel, d'après les explications données, serait la cause de ces comportements dommageables non seulement à leurs auteurs mais aussi à leurs victimes ? Le texte montre assez combien Spinoza ne se contente pas de proposer une analyse, mais agit en ripostant aux attaques dont il est victime. La nécessité naturelle de toute chose, donc des comportements humains, n'est donc pas une excuse, mais au contraire, c'est un instrument pour se prémunir et se défendre des conséquences fâcheuses dont on a pris conscience.

Il reste une question qui mérite d'être traitée : quel est le statut de la religion (ou des religions) dans une libre république ?

Voir : Alexandre Matheron, *Philosophie et religion chez Spinoza*, in « Revue des sciences philosophiques et théologiques », t.76, n°1, 1992, repris dans ENS Editions, ***Etudes sur Spinoza et les philosophes de l'âge classique*** p.389 sq.

Jacqueline Lagrée, *Spinoza et le débat religieux*, PU Rennes, 2004.